

## Obole pour les Victimes

Toutes les saisons ont leurs charmes. Dieu en les faisant si dissimilables à su en varier à l'infini les plaisirs et la nature, qui se revêt plusieurs fois l'an d'un aspect nouveau est toujours l'œuvre du sublime Artiste, qui trouve sur sa palette divine tous les tons et tous les coloris. Certes le printemps, avec ses bourgeons nouveaux, qui ne sont que les promesses et les précurseurs des beautés de l'été, avec la sève nouvelle qui met aux plantes, à la végétation, même aux cœurs des êtres, avec ses vents de mars, ses averse d'avril semblables à des pleurs de coquette, est délicieux.

C'est la saison des folles amours et même quand l'âge en est hélas! passé, le souvenir en revient à chaque saison, avec le gazouillement des oiseaux, les nids nouveaux et cette éblouissante de l'air, ce je ne sais quoi, qui vous dit, que le Printemps est là, avec ses radieuses journées et ses beaux ciels d'azur. Les semaines passent et c'est l'été. Les clématites sont en fleurs et remplacent les guirlandes mauves des glycines du printemps, les pensées sont mortes; mais la végétation a tenu ses promesses, ce ne sont plus de délicats bourgeons, ce sont de glorieuses floraisons, une luxuriante végétation, tout est d'un vert émeraude ardent, les journées sont longues, le soleil semble quitter à regret cette terre que ses rayons couvrent de récoltes abondantes. Le temps a passé et l'automne est là, une à une dans les sentiers pleins des échos de baisers et de serments d'amour, les feuilles tombent mélancoliquement et les arbres, sentant qu'ils seront bientôt dénudés, rougissent sous les violentes caresses du vent du Nord. Saison d'amours tardifs de célibataires ou de veufs, saison aussi où les poitrinaires toussent leur dernière quinte et s'éteignent un beau soir en rêvant au lendemain. Saison des vendanges et des blés murs où le foin fraîchement coupé embaume les champs d'un parfum exquis. Les herbes d'or se flétrissent et les marguerites jaunes qui parsemaient les prairies meurent à leur tour; les bois qui ont perdu leurs feuilles, étendent vers le ciel leurs grands bras gris et tristes. C'est l'hiver, en Europe sous le ciel gris de légers flocons viendront orner leurs branches nues, puis petit à petit, couvrir d'un blanc manteau toute la campagne. A l'âtre des paysans profond comme une alcôve, de grosses bûches flambent d'ordinaire bien galement, pendant que le pot au feu mijotte tout doucement attendant la rentrée des hommes. Et dans le jour qui meurt, la femme berce les petits et chante doucement, pendant que de grandes flammes dans l'âtre mettent au plafond et aux murs d'étranges reflets et de fantastiques ombres.

L'hiver 1914-1915 que sera-t-il mon Dieu? Tous ces pauvres foyers de paysans d'où le père est parti pour toujours, où la mère ne peut plus, dans l'angoisse qui l'étreint, chanter les vieilles chansons du terroir, en préparant le pot au feu, près des bûches qui flambent. Ce bois, c'est à elle à le bûcher maintenant, ce bœuf c'est encore des mains de femmes qui l'abattent, si toutefois l'Allemand n'a point emporté tous les bestiaux du village; ces légumes elle devra dans les champs dévastés, sans cheval pour traîner la lourde charrue, recommencer le potager et au foyer désert et froid, laisser pleurer les enfants qui ont faim!

Et encore nous supposons là qu'ils ont encore un toit! Combien de chaumières et de fermes prospères dont les incendiés n'ont laissé qu'un monceau de ruines! Combien de foyers Belges, combien de foyers des départements du Nord de la France, présenteront cet hiver l'aspect du bonheur? Nous sommes loin du souhait d'Henri IV, qui voulait que dans chaque chaumière, il y eût une poule au feu.

Tout est dévasté, ces gens simples, sans ambition, honnêtes et pauvres travailleurs dont l'horizon se borne au champ paternel et l'ambition à posséder un arpent de plus, ou une génisse nouvelle, ont

été disséminés. Les hommes à la guerre, les femmes chassées du foyer incendié, sans avoir pu emporter leurs vêtements d'hiver, traînant avec elles de petits gosses en larmes. Ou reposent leurs membres, qui frissonnent des premières rigueurs de la saison, qui frissonnent sous les vêtements d'été, qui frissonnent hélas! sous des souvenirs poignants qui hanteront toujours leurs tristes cœurs brisés! Ces femmes sans foyer, ces enfants sans père. Mesdames, vous pouvez leur venir en aide. Donnez un peu de votre luxe, donnez leur cet argent que vous allez dépenser en frivolités, en inutilités; c'est du pain qu'on vous demande, des tricots, des couvertures! Il faut tôt ou tard connaître des jours amers et des jours de deuil. Si pour vous le soleil du bonheur luit radieusement, vous aurez vos douleurs et vos désespérances et Dieu se montrera plus clément envers vous si vous donnez aux jours heureux leur part aux malheureux.

Elles ont, ces pauvres victimes de l'Allemagne, des droits sacrés à votre générosité; ces frères qui grelottent et se meurent de besoin, il faut les secourir. Ou bien gare! Dieu punira votre insensibilité, les miettes qui tombent de vos tables, si elles sont envoyées au Conseil de Belgique, M. de Waale, au Consul de France, M. Ferrand, allégeront, croyez-moi la lourde croix de ces malheureux. Un théâtre manqué, un colifichet de moins et l'obole de cet argent envoyé à ces veuves, à ces orphelins, voilà ce qu'on vous demande. Au jour du jugement ces pauvres élèveront leurs voix auprès du trône de Dieu et crieront miséricorde pour ces femmes, qui si elles ont vécu toute une vie, consacrée au plaisir et au luxe, sentirent un jour, se réveiller au fond de leur cœur, cette belle vertu théologique, la Charité!

En donnant, à ces pauvres et innocentes victimes, c'est à Jésus lui-même que vous donnez. Votre obole vous sera rendue au centuple. Il vous faudra, croyez-vous rendre au Maître un compte sévère de vos vies frivoles et inutiles et la prière de l'indigent, que vous aurez aidé, ne sera pas du superflu!

## L'Allemagne inquiète

Des journaux allemands continuent à nous venir par la Hollande. Ce qui se reflète de la pensée allemande dans leur miroir brisé la montre singulièrement inquiète.

La "Gazette de Voss" demande instamment à l'opinion de se réserver: "Dans la bataille qui se livre depuis plusieurs jours et qui atteint des proportions sans précédents, nous avons dû reculer sur quelques points; mais il faut attendre le dénouement, et le dénouement ne semble pas devoir être prochain."

Un correspondant militaire écrit que les ordres de l'état-major étaient "de briser les lignes ennemies"; ces ordres n'ont pas été suivis d'effet; les troupes de renfort qui avaient été annoncées n'étant pas arrivées, il n'a pas été possible de venir à bout de la résistance des Français."

Le "Berliner Tagblatt" écrit: "La nation allemande attend avec anxiété, mais aussi avec confiance, les nouvelles du champ de bataille. L'annonce d'une violente attaque des Français contre nos flancs n'est pas faite pour diminuer cette anxiété..." Evidemment, cette attaque ne prendra pas les chefs allemands à l'improviste; ils y sont préparés; sur leur étendue et dans leur profondeur, les lignes allemandes sont presque impénétrables; on peut donc espérer que l'offensive française ne réussira pas."

Il y a deux mois, l'absolue certitude de la victoire, d'une victoire facile et rapide. Aujourd'hui, l'espoir que la bataille ne tournera pas à la défaite.

Dans un autre article du même journal: "Silence sur la ligne du centre. Le centre pantelle comme un homme essouffé qui cherche sa respiration. La grande activité est sur les ailes. Mais là aussi la défense française fait preuve d'une remarquable cohésion. Ceux qui escomptaient des succès aisés ont reçu une leçon... Il faut que nous remportions la victoire, mais la victoire aura été chèrement payée." Quant à l'armée anglaise, "il n'y a pas de jour où elle ne fasse sentir davantage son action; elle croît en nombre

et ne progresse pas moins que l'armée française." J'ai traduit fidèlement. C'est l'intime pensée allemande qui se trahit.

POLYBE.

## CONSEIL DE VILLE

Séance du 1er Septembre 1927.

La lettre du maire ne contenait aucune proposition importante. M. Burthe: Il y a une affaire importante à prendre en considération, et à moins qu'un autre alderman n'ait à proposer quelque chose de plus intéressant, je demande que la discussion soit appelée sur l'affaire des poudres.

M. Cruzat: Je pense que le comité chargé de cette affaire doit avoir préparé son rapport; car une chose de cette nature me semble avoir besoin d'être discutée par un comité.

M. Palfrey présente le rapport du comité dont lecture est donnée et où l'on propose les dispositions suivantes: Il y aura trois magasins à poudre qui seront placés à distances graduées de 3 à 5 milles du rivage de l'autre côté du fleuve; que dans les trois jours de l'arrivée des poudres sur le fleuve elles devront être déposées l'un des trois magasins, suivant la quantité à entreposer; qu'il y aura un gardien pour chaque magasin et au moins deux gardes; que l'on payera 5 cents par chaque vingt-cinq livres, pour droit de dépôt; plus, 3 cents pour charroi et manutention des barils ou colis; que M. McDonough jouira du droit du dit entrepôt pendant l'espace de cinquante années, et que pourtant au bout de vingt-cinq ans, le Conseil aura droit de rompre le marché en payant les bâties, terrains, etc., au prix d'estimation déterminé par les arbitres, que de plus, le contractant se réserve le droit de renoncer audit marché, dans l'espace de la première année.

M. Burthe: Il est impossible qu'un rapport si compliqué soit discuté dans cette séance et sur une seule lecture. Je propose que la discussion en soit renvoyée à la prochaine séance. Accordé.

Un pétitionnaire se plaint du dommage causé par les eaux du canal St-Bernard. Renvoyé à un comité, sur la proposition de M. Blanc.

M. Palfrey propose une résolution qui autorise le maire à nommer un employé chargé de surveiller la manière dont la terre est enlevée de la bûture, et il demande pour cet employé un salaire de \$30 par mois.

M. Cruzat: Je m'oppose à ce qu'on nomme une personne qu'il faudra payer pour remplir des fonctions qui me paraissent être du ressort du voyer. Chaque jour il peut voir par lui-même si la terre de bûture est convenablement enlevée; et comment, après avoir tant réformé d'emplois, ne nous en tiendrons nous pas à ce que nous avons crus devoir faire par économie, sans aller créer un nouvel emploi tout à fait inutile.

M. Canonge: Je ne suis pas de ceux qui prenant de sordides réformes pour de l'économie, spéculent sur un picailon; mais je ne puis concevoir que l'on donne une piastre par jour pour s'opposer à enlever de la terre, quand j'ai lieu de penser qu'il suffirait que le Voyer surveillât les dégâts que l'on peut hazarder; et je conclus comme M. Cruzat au rejet de la proposition.

M. Burthe: Je pense que MM. Canonge et Cruzat, qu'il ne faut pas faire de dépense extraordinaire; mais je ne vois pas qu'il soit convenable de se faire scrupule d'allouer celles qui le sont. La manière dont s'enlèvent les terres est préjudiciable à tous, et je pense que le besoin qu'on en aura pour le remblai des rues doit être un motif de plus pour remédier au mal: les terres onlèvent la terre au pied des rampes mêmes, sans s'inquiéter s'il nuisent ou non aux enlèvements ultérieurs. Si MM. Canonge et Cruzat pouvaient voir quelle déprédation a lieu sur la bûture: la confusion des charrettes qui se nuisent les unes aux autres, et tous les inconvénients qui en résultent et qui s'accroîtront par les enlèvements nécessaires par le remblai des rues; certainement ils seraient les premiers à appuyer la proposition qu'ils combattent.

M. Cruzat: Si je me suis opposé à cette proposition c'est parce que je connais l'état des choses dont je suis chaque jour témoin, voyant la bûture de jour en jour, et il est impossible que les enlèvements de terres se fassent sans que le voyer en ait connaissance dans les courses qu'il fait journellement sur la levée. D'ailleurs les gardes de villes peu-

vent être chargés de cette surveillance, et au lieu de se tenir à l'entour du corps de garde et du presbytère, leur devoir est de parcourir les lieux où peuvent se commettre des délits, soit par les charretiers, soit par d'autres.

M. Palfrey: Je ne conçois pas le motif d'une opposition si soutenue, car il y a eu tous les ans des surveillants d'appointés pendant quelques mois que durent les eaux basses.

Mais si les choses continuent ainsi, avant quinze jours il deviendra impossible de prendre de la terre sur la bûture, je persiste dans ma proposition.

La proposition mise aux voix et adoptée.

Une lettre de M. Moreau, l'avocat du conseil, est lue sur la demande de M. Cruzat.

M. Whitney présente une pétition au sujet d'un nègre à lui, qui travaillant à dépecer un chalon après l'heure de la retraite, fut effrayé d'être hélé par les gardes de ville, et se précipita dans le fleuve pour leur échapper. Il expose que comme il a été ruiné par ce malheur, il lui paraissait équitable, de la part du conseil, de lui accorder un dédommagement qu'il ne peut obtenir de la loi.

M. Blanc: Je fais la motion que la demande reste déposée sur le bureau.

M. Cruzat: Le pétitionnaire a été blessé à bord de la frégate la Constitution, et à ce titre, il a droit à la bienveillance du conseil. Je demande qu'on alloue au pétitionnaire une somme de \$100.

M. Burthe: Si la pétition était congue en d'autres termes je partagerais l'avis de M. Cruzat, mais après les motifs qui y sont allégués, et le ton du pétitionnaire, je m'y oppose. Quels antécédents vous admettiez là! Car si l'on convient que les agents de la police municipale ont rempli leur devoir, comment s'imposera-t-on l'obligation de réparer successivement tous les dommages de cette nature, causés par l'exécution stricte de leur mandat, et comment encouragerait-on de telles demandes!

## Propos de Tante Rosalie

Quelques mamans m'ont demandé la recette d'une friandise simple et peu coûteuse à préparer, j'ai pensé à faire connaître aux aimables lectrices de l'Abeyille la manière de préparer les Macarons aux amandes, si délicieux lorsqu'ils sont réussis.

Vous prenez 250 grammes d'amandes douces; vous les moulez et les pilez dans un mortier, en ajoutant peu à peu deux blancs d'œufs. Quand les amandes sont toutes écrasées, vous les mélangez en continuant de piler et toujours peu à peu, avec 300 gr. de sucre en poudre. Si vous le désirez vous pouvez aromatiser votre pâte avec du zeste de citron coupé très mince, de la poudre de vanille ou de la fleur d'orange hachée.

Pour la cuisson, vous prenez une feuille de papier blanc que vous posez sur une plaque de tôle, et à l'aide d'une cuillère à café, vous garnissez le papier de petits tas de pâte assez éloignés les uns des autres; vous mettez cuire à un four modéré. Quand les macarons sont cuits et d'un beau blond, vous retirez la feuille de papier que vous remplacez par une autre, si vous avez encore de la pâte à utiliser.

Vous détachez les gâteaux du papier quand ils sont froids, en humectant légèrement l'envers d'un peu d'eau; l'opération est très facile.

Les mamans qui désirent une friandise simple et ne coûtant pas cher seront je crois, satisfaites de ces petits macarons.

## CUISINE

### FILETS DE SOL A LA MESSALINE

Lever les filets de trois belles soles et les faire dégorger à l'eau froide; puis les éponger et les battre légèrement avec le plat du couteau; les ranger dans un plat long et les assaisonner de sel et poivre, et semer dessus 125 gr. de champignons crus coupés en petits filets et sur le tout verser un grand verre de champagne sec. Recouvrir les filets avec les carcasses des soles et les faire pocher au four pendant 10 à 12 minutes. Ensuite, faire réduire la cuisson additionnée d'une cuillerée de purée de tomate; y ajouter 250 gr. de tomates pelées, coupées en petits dés, et laisser cuire lentement pendant 8 à 10 minutes. Retirer alors du feu; verser la sauce dans un omelette l'assaisonnement avec une pointe de paprika; puis en napper les filets que l'on entoure de très petites croûtes de homard et de quartiers d'artichaut sautés au beurre. Sur le dessus de la sauce semer du persil haché.

## À LA BELLE ÉTOILE

Sur l'air du "Vieux Voyer."

Premier Couplet.

Moi qui m'disais: "Enfin, c'est chouette! Me v'là soldat, j'aurai un pieu," Comme avant j'réfil' la comète, J' couch' à l'Hôtel du pèr' bon Dieu. La terr' pour lit, l' ciel pour toiture, Et mon flingot pour couverture, Dans la tranchée, au fond du trou Que la nuit couvre de son voile, La tête posé sur un caillou, Je rêve en r'gardant les étoiles!

2e Couplet.

Que l'on soit pauvr', que l'on soit riche, Ici règne l'égalité. Chacun son coin, chacun sa niche; L'argent ne peut vous abriter. Que l'on soit fils de Jean Misère Ou bien l'enfant d'un millionnaire, Qu'on soit mousard ou bien rupin, Qu'on s'mouch' dans l' soie ou d'la toile, Fils de duchesse ou de catin: Tout l' mond' couche à la belle étoile!

3e Couplet.

Si l' ciel est noir, les nuits sont blanches! Pour roupiller, ça c'est du flanc! Car c' qui vous tombe en avalanche, C'est la grêl' des obus allemands. C'est pis que le feu d'artifice: Ça craqu' ça pèl', ça tomb', ça pisse! C'est plus beau que l' quatorz' Juillet; De la nuit, ça déchir' le voile. On peut dir': "C'est un vrai bouquet! Ça tomb' comme une pluie d'étoiles!"

4e Couplet.

L'estomac creux, le ventre vide, Souvent ça n'est pas rigolo; La tête au frais, les pieds humides, Pour résister faut êtr' costaud. Moi, j' suis garçon, mais c' qu'est atroce, Ce sont les gars qui laissent des gosses. Ils sont heureux d' vous en parler, Mais de tristess' leurs yeux se voilent; Et pour ne pas s' mettre à chialer, Ils rient à la fac' des étoiles!

5e Couplet.

Nous avons tous un grand courage, Y a pas un gars qu' j'ai vu flancher. On sait qu' l'on fait d' la bell' ouvrage, Sans peur on se ferait hacher. C'est pour la gloire de la France, Pour sa grandeur et sa puissance. S'il faut crever, eh bien! crevons! Mais avant que nos yeux se voient, A Guillaume deux, ouï, nous criions: "Tu n' pass'ras pas plac' de l'Etoile!"

MONTEHUS.

## A La Gloire du 75

Un journal suisse, l'"Intelligenceblatt", a publié ces jours derniers la lettre adressée par un capitaine allemand à sa femme. Elle donne des effets merveilleux et terrifiants de notre 75 une description saisissante. La lettre fait allusion à l'une des batailles qui se sont livrées sur la Marne:

Nous dûmes reculer, écrit l'officier allemand, car les Anglais essayaient un mouvement tournant que nos aviateurs avaient reconnu. Pendant les dernières heures, nous étions continuellement exposés au feu de l'artillerie ennemie, car notre artillerie était détruite ou en retraite et avait cessé de tirer. Tu peux te représenter ce que nous ressentions. Je sais mes camarades par la main et nous nous couchâmes à plat ventre aussi étroitement que possible, comme des harengs, et nous attendîmes la mort.

Des aviateurs ennemis tournaient au-dessus de nous en décrivant deux cercles, ce qui signifiait: ici il y a de l'infanterie. Alors ce fut le déchaînement. L'artillerie ennemie focha tout le terrain avec son tir par strates progressives. En une seule minute, je comptai quarante obus; représente-toi cela! Les shrapnells faisaient explosion de plus en plus près. Enfin, ils arrivèrent dans nos rangs. Je retournai rapidement ma sacoche sur mon ventre pour le couvrir un peu; déjà retentissaient des hurlements de douleur.

Les larmes me venaient aux yeux à entendre les pauvres diables qui se lamentaient ainsi, tandis que les coups succédaient aux coups. L'air en grondait. La poussière de sable, la fumée de la poudre et la puanteur empêchaient de respirer. C'était de plus en plus terrible. Tous, nous poussions des clameurs après notre artillerie, nous ne savions pas qu'elle avait déjà cédé. Enfin, après une longue et angoissante attente, le feu s'éloigna plus loin vers les lignes de derrière. Le commandement retentit: "En finir!" En nous courbant le plus possible, la sacoche ou le sac retourné, le fusil en main, en avant, marchez!

Nous devions passer sous le feu de l'ennemi. Les hommes recommencèrent à tomber comme des moineaux. Dieu soit loué que j'ai pu courir comme je l'ai fait! J'étais à bout de souffle; mon cœur menaçait de rompre; je voulais me jeter à terre, ne pouvant aller

plus loin. Alors, votre image se présenta à moi: toi et Bolli; cela me poussa encore plus loin en avant. Nous arrivons enfin à l'emplacement de nos batteries. Le sol est bouleversé par les projectiles; trois canons sont en débris et les avant-trains et affûts brûlés. Plus loin, plus loin! Nous faisons quelques pas lentement pour reprendre haleine. Voilà de nouveaux appels au secours. Quelqu'un cria: "Camarades, ne m'abandonnez pas... ma pauvre femme!" Arrive à notre rencontre une voiture, elle tourne court. On charge le blessé et avec lui deux hommes qui n'en peuvent plus. On fouette les chevaux; on les pique à la baïonnette; il faut en sortir! Et toujours ces bruits, un sifflement, "Piuh", puis "houm-kraach"; ce sont les obus. L'un d'eux tombe contre la voiture. Que Kon n'en devienne pas fou, c'est un miracle. Enfin, après environ quatre kilomètres, les projectiles ne nous atteignent plus. Je commande alors: "Au pas, en ordre, par intervalles!" Tout d'un coup, tout devient obscur devant mes yeux; je chancelle, l'homme placé à côté de moi me soutient. Je prie tout haut — ne rien pas! Vous ne savez pas par quoi nous sommes passés. J'étais sauvé!

Ensuite commença une terrible marche forcée: nous avons marché vingt-six heures, avec deux heures de halte seulement. J'ai la plante des pieds en compote. Si vous pensez à tant de nuits sans sommeil, vous pouvez vous représenter les hommes qui, au cours de la marche, tombaient par rangées et s'endormaient. Et moi, je ne faisais que penser tout le temps: "Tu vis, va plus loin!"

## TOUJOURS PAREILS

Quand le premier détachement arrivait dans l'endroit où il devait s'arrêter, il se répandait aussitôt dans le pays et dans les environs, et il les mettait aussitôt au pillage; ce qui pouvait être mangé ou emporté disparaissait, sans parler du dégat qu'ils faisaient, des campagnes abandonnées, des chaumières brûlées, des vexations, des homicides, des viols.

Ces lignes, que l'on croirait écrites d'aujourd'hui, datent cependant de 1827. Elles ont été écrites par le grand poète italien Manzoni, et sont extraites de son chef-d'œuvre historique: "les Fiancées". Elles concernent les ravages causés par les troupes allemandes du fameux Wallenstein, qui pendant la guerre de Trente Ans envahirent le Mi-

stein, qui pendant la guerre de Trente Ans envahirent le Mi-

nais. Que ce soit au dix-septième ou au vingtième siècle, la sauvagerie teutonnes est toujours pareille, et les mêmes phrases peuvent s'appliquer, sans qu'on ait besoin d'y changer un iota, aux Allemands d'aujourd'hui et aux Boches d'aujourd'hui.

## Une forme de patriotisme

Les députés de Paris, sur la proposition de M. Paul Escudier, ont décidé de faire une démarche auprès du gouvernement militaire pour demander que des mesures soient prises contre les propagateurs des fausses nouvelles qui depuis trois ou quatre jours inondent Paris. Notre collaborateur Polybe a monté hier la gravité de ces manœuvres, et l'on ne saurait trop y insister. Les rues, les cafés, les antichambres des administrations sont pleins de gens exaltés qui vous apportent des nouvelles fabuleuses: cent mille prisonniers allemands faits d'un coup, von Kluck demandant à se rendre avec les honneurs de la guerre, une grande bataille gagnée on ne peut pas dire où.

"Comment! vous prétendez qu'il n'est point patriotique de se laisser aller à ces magnifiques espoirs! A votre avis, nous devons même nous méfier de ceux qui, par un excès d'enthousiasme, répandent ces nouvelles?"

Oui, certainement. Il faut nous méfier d'eux, parce qu'ils font, à leur insu, une besogne dangereuse. Et dangereuse surtout aujourd'hui où la victoire étant probable, mais n'étant point encore acquise, on risque d'enlever aux âmes l'impassibilité nécessaire dans ce tragique moment. Rien n'affaiblit l'opinion et ne la prépare plus mal à l'éternelle incertitude des armes que cet optimisme arbitraire, si éloigné, si différent de la forte et profonde confiance dans le succès de notre cause.

Quelle responsabilité auraient ces constructeurs fallacieux de triomphes si, par suite des innombrables surprises de la guerre, notre succès allait se ralentir un instant! Quelle déception ils nous ménageraient! Et si notre succès, au contraire, se précipite, comme tout le fait prévoir, s'il devient la victoire, que gagnerons-nous à y avoir trop compté? Elle nous paraît peut-être au-dessous de notre imagination et de notre rêve.

Un haut fonctionnaire me disait hier: — Les auteurs de ces fausses nouvelles font un travail de panique. En effet, un espionnage habile et, psychologiquement bien organisé, n'agirait pas autrement à l'heure présente, où nos nerfs sont tellement tendus qu'ils sont à la merci de la plus petite dépression.

Alors, notre devoir à nous qui ne sommes que les spectateurs balaisants de cette immense bataille, notre devoir c'est d'écartier les fantômes de notre cerveau; c'est de nous contraindre à une sorte de stoïcisme civique, bien différent à l'héroïsme de ceux qui se battent pour nous.

Nous avons deux communiqués par jour. Ils sont sobres, mais ils sont francs. Etudions-les avec passion et tâchons de comprendre leurs signes, mais n'allons pas au delà. Tout ce que nous avons le droit de savoir, ils nous le disent. Nous résigner à cette demi-clarté et maîtriser nos nerfs, c'est une des formes du patriotisme.

ALFRED CAPUS, de l'Académie française.

## Pour reconnaître les avions allemands

On communique cette note: 10 Tous les appareils allemands, biplans ou monoplans en service, ont le fuselage en toile. Donc: aucun appareil à fuselage non entoilé, et par conséquent transparent, n'est allemand!

20 Tous les biplans allemands ont horizontalement la forme d'un V, c'est-à-dire les extrémités des ailes fuyantes vers l'arrière. Donc, aucun biplan à ailes rectilignes à l'avant n'est allemand!

30 Tous les monoplans allemands ont des ailerons très prononcés vers l'arrière. Donc, aucun monoplan à ailes rectilignes à l'arrière n'est allemand!

Tous les appareils allemands, biplans ou monoplans, ont l'hélice à l'avant. Donc, aucun appareil ayant l'hélice à l'arrière des ailes n'est allemand!

Il est probable que les avions français qui, depuis lundi, traversent le ciel de Paris, nous empêcheront de constater "de visu" l'exactitude de cette description des "Taube".